

Jean Malaurie, Les derniers rois de Thulé (extraits réécrits) 1989

Localisation et situation : Thulé ou Uummanaq

Richesse flore faune, triple confluence : eaux polaires venues de l'OGA en longeant les côtes canadiennes, eaux chaudes du lointain Gulf Stream longeant la côte nord groenlandaise, eaux canadiennes de la mer de Beaufort par les deux détroits (Lancaster et Jones).

C'est Lascaux vivant !

Religion : une jeune fille nommée Nerrivik avait épousé un goéland. Ils partirent tous deux vivre dans une petite île. Chaque matin, le mari goéland s'en allait à la chasse. Nerrivik l'attendait patiemment en raclant les peaux avec son couteau. Ses parents venaient parfois la voir. Le goéland avait des yeux affreux et avait pris l'habitude de mettre des lunettes quand il rentrait. Mais un jour, il revint chez lui, sans ses lunettes. Quand Nerrivik vit à quel point ils étaient laids, elle éclata en sanglots et attendit que ses parents vissent la visiter, comme ils le faisaient souvent. Le lendemain matin, le goéland, à son habitude, partit chasser. La fille et ses parents fuirent sur une petite barque en peaux de phoque. Quand le goéland revint, il fut dans une grande colère. Il se mit à sa poursuite et bientôt aperçut la barque. Il vola si près qu'il la frôla. Les parents prirent peur et le père décida de jeter sa fille à la mer. Dès qu'elle fut dans l'eau, elle s'accrocha à la barque et manqua de la faire chavirer. Le père prit son coutelas et lui coupa quelques doigts des deux mains. Comme elle s'accrochait de nouveau, il coupa les doigts restants. La malheureuse Nerrivik persistait toutefois et se retenait avec ses paumes sanglantes. Pour en finir, le père lui coupa les deux mains. Nerrivik tentait bien de s'accrocher avec ses moignons, mais elle glissait lentement. Elle coula. Les parents purent achever leur voyage tranquillement. Après avoir coulé au fond de la mer, **Nerrivik devint la déesse des Eaux.**

Chasse : un morse est harponné ; après avoir plongé, il remonte à l'air libre pour respirer, les fusils claquent. Agonisant, il est achevé par un coup de pieu. Sa tête est attachée à la barque. A tour de rôle, des hommes soufflent dans un tube introduit dans son ventre, gonflé à pleine bouche. Ainsi, il flottera sur l'eau, ne coulera pas et sera moins lourd à tirer. Il est tiré hors de l'eau. On affute les couteaux sur les galets. C'est le harponneur qui a le privilège de crever la peau de l'animal. Le sang gicle. Un autre récupère le sang dans une boîte de conserve, en se cambrant avec adresse, pour ne pas salir son pantalon en peau d'ours. Puis, assis sur une pierre, il boit avec délice le sang chaud qui dégouline sur son menton. Le découpage commence : le ventre est entaillé par le milieu, de la nuque au sexe, puis méthodiquement débité. Les chasseurs pataugent dans une boue gluante et sanglante. La viande rouge excite les hommes, chacun s'impatiente pour tirer le morceau auquel il a droit. Les nageoires sont mangées immédiatement, les chasseurs mâchent à moitié cette viande crue, parlent fort, s'agitent en brandissant d'énormes coutelas. Ils ont plaisir à les plonger dans l'animal afin de libérer le sang retenu. On se mouche dans ses doigts, de la morve tombe sur la viande, mais qui s'en préoccupe ? Un homme presse du doigt la peau blanchâtre et gélatineuse des gros intestins pour en faire gicler la matière colorée. Un autre vide l'estomac de ses moules brunâtres prédigérées. Un chasseur s'est réservé les yeux, il les suce puis les croque. A la nuit tombée, tout est terminé. Chacun a fait une marque sur le morceau qu'il a reçu, et l'a traîné plus loin. La tête, les deux défenses d'ivoire et le cœur de 8 kilos reviennent de droit au chasseur qui a harponné la bête.

L'Esquimau est passionné par la météo. Le vol des oiseaux migrateurs, le mouvement et la forme des nuages, la lune et ses halos, l'arrivée tardive ou précoce des guillemots, tout est clairement noté dans leurs esprits. Les itinéraires des caribous sont analysés avec le plus grand soin, l'absence des petits poissons le long du rivage et donc pas d'oiseaux à leurs recherches, et donc il n'y aura pas de phoques... le brouillard qui sort des naseaux des chiens est-il plus épais ? Ils ont un sens remarquable de la direction, les moindres indices, traces dans la neige, les nuages, couleur du ciel, sens des pierres... leur permettent de se retrouver dans la tempête. Ils sont très curieux. Ils sont très doués de leurs mains, très doués en mécanique.

Un esquimau ne peut exister sans ses chiens. On les nourrit tous les 3 jours l'été et tous les jours l'hiver. 1kg de viande par animal. On doit leur jeter les morceaux en respectant la hiérarchie de la meute. Les petites oreilles triangulaires sont tendues, le poil de l'échine est dressé, l'œil brun est fixé sur vous, sur le moindre mouvement de votre main. Le morceau jeté est attrapé au vol, les dents claquent. D'un coup de déglutition, le chien avale sans mastiquer. Si le morceau jeté tombe au sol, le chien n'y touche pas. Les chiens ne pardonnent pas, si le maître est mauvais, les maltraite inutilement, s'il se trompe d'itinéraire, s'il fait la moindre faute, ils se sauveront ou le tueront. Si on les cajole, ils vous mordent. Si l'on tombe devant eux, ils vous égorgent. Il faut toujours avoir son fouet en mains. Le chien couche toujours au-dehors de l'iglou, quel que soit le temps, la tempête, sinon ils deviendront mous. Lors de la naissance d'une portée, on les pend par la nuque et à la façon dont ils cambrent leurs reins, on distingue les forts et les faibles. Ces derniers sont jetés à la meute qui les avale d'un coup. On casse

leurs molaires avec des pierres pour éviter qu'ils ne tranchent leurs liens, passés huit ans ils sont abattus ou pendus. Un bon attelage ne comporte qu'une femelle. On vit, on lutte, on meurt. L'Esquimau traite ses chiens comme il se traite lui-même. S'il n'y a rien à manger, on se couche et on attend. Le malheur guette toujours. Rien n'est jamais donné définitivement, tout est précaire. L'espoir, la mort, le malheur, tout arrive très vite, sur une seule erreur.

Les **maisons** se chauffent à la lampe à huile de phoque. Hommes et femmes vivent presque nus dans les iglous : la « chaleur animale » de 5 à 7 personnes dans 15m², faible volume d'air, nourriture carnée à fort pouvoir calorique = 15 à 20°C. Les femmes ne portent qu'un cache-sexe bikini en peau de renard, les hommes sont torse nu en pantalon d'ours. L'Esquimau aime la chaleur, transpirer, il a horreur des courants d'air, il bouche toutes les ouvertures avec des peaux, de la mousse, par contre dehors il aime être au sec. N'ayant pas de vêtements de rechange, il les fait sécher dans l'iglou pendant son sommeil. Comme serviette, on utilise une peau de lièvre ou des plumes de perdrix.

Repas : on mange la viande de phoque soit crue, rouge, soit bouillie, noire. Pendant le repas, femmes et filles se tiennent à part, elles ne mangeront qu'après les hommes. La viande est à moitié mâchée puis avalée d'un coup de glotte. Entre deux portions, on se lèche les doigts un à un. On s'essuie les doigts avec une aile de perdrix. La sueur ruisselle sur les visages, les mèches de cheveux luisent de graisse. On se frappe le ventre satisfait, on rote.

Le kiviaq : ce sont des oiseaux chassés le long des falaises, mergules. Sans les plumer ni les vider, on les met dans des sacs puis sous des pierres à l'abri du soleil. La graisse fond lentement sous l'effet de la chaleur et la chair des oiseaux se décompose. Une fois que cela a bien pourri, c'est un régal. Tout est mangé sauf le bec, les plumes et les pattes. On lèche les os puis on les casse pour aspirer la moelle. Cela fond dans la bouche, le cœur, le sang coagulé, la chair crue, ça dégouline, la peau est jaune pâle et grasseuse. Ils adorent aussi les poux, la fiente liquide de perdrix, recueillie sur la glace, mélangée à de la graisse de phoque.

Vieux : Le chasseur abandonnait ses vieux sur la banquise. Abandon nécessaire en cas de pénurie. En cas de famine, les Esquimaux fuyaient les villages, 48h de marche sans manger ni dormir, pour rejoindre les autres, vite, partager leurs réserves. Le père et le fils marchent en avant, la femme et la fille en arrière, derrière l'attelage. Seul le vieux est assis à l'arrière de la traîne. Se sachant de trop, il se laisse glisser. Personne ne se retourne, le traineau s'éloigne inexorablement, « j'ai fait mon temps ». Il n'est plus qu'un point à l'horizon, l'homme stoïquement attend la fin, se laisse peu à peu geler.

Deuil : Lorsqu'un membre de la famille meurt, tout le monde se bouche la narine gauche puis on sort le corps et on referme vite l'iglou afin que son esprit n'y rentre pas. Ceux qui le sortent se bouchent les deux narines avec du foin, le sortent les pieds en avant, les enfants gardent leurs capuches et leurs mitaines, on le couche sur le dos, ficelé dans une peau, les yeux fermés, puis on le met sous des pierres, les pieds vers l'est, avec un mini traineau, une pointe de harpon. Pendant 5 jours, personne ne parle, ne sort, ne mange, ne retire ses gants, on retourne le traineau vers le sol afin de bien montrer aux esprits que l'on ne part pas chasser. Pendant un an, on rend visite au mort, on lui parle à mi-voix, on tourne trois fois autour de la tombe en suivant la rotation du soleil. Personne ne prononce son nom, tant qu'il n'est pas réincarné en un enfant.

Les grandes décisions sont prises par les hommes. Sans eux, la femme ne peut ni ne veut rien décider. La femme est cantonnée dans une vie domestique très absorbante : enfants, coudre les vêtements, les bottes de peau, nettoyer la maison, entrer et sortir pour aller chercher de l'eau, renouveler en graisse la lampe à huile, c'est elle qui décide pour les choses de la vie quotidienne, s'il s'oppose elle simule une maladie, se couche, ne répare plus ses bottes, ne fait plus rien, et l'homme est boqué, **c'est elle qui a l'autorité.**

Une femme enceinte est considérée comme emplie de forces incontrôlables, dangereuses pour le groupe. Elle s'isole. Les femmes étaient très tatouées, sur les cuisses, les bras, les mains, la poitrine et le visage, réalisés avant le mariage de la jeune fille. **Beaucoup de fausses couches** : durs voyages en traîneau avec des chocs en fin de grossesse mars avril. Pêches au saumon à mi cuisse dans l'eau glacée en début de grossesse (juillet). Les infirmes (débiles mentaux ou malformés) sont supprimés à la naissance. La mère les étouffe ou les étouffe d'une poignée de neige.

Les jeunes sont très pudiques. La plupart des jeunes filles arrivent vierges au jour de leur mariage vers 14 ans, 20 ans pour les garçons, dès qu'ils savent chasser.

L'amour (kujappoq) : « mammaraï » (c'était bon), d'avril à juin les hommes ne parlent que de ça, du sexe de leur femme, sa vivacité, son odeur le nombre de coïts leur durée etc... mais ce n'est que de la façade, de la fanfaronnerie, ils sont très pudiques, ne se dévêtissent jamais en public, ne défèquent jamais en public. Il faut

savoir être très discret quand on a 2m² par personne. Il rote mais ne pète jamais dans l'iglou. Un iglou sent fort (sang, urine, viande faisandée) mais pas de pets.

Naissance : la mère est à genoux sur le lit, en sueur sous les fourrures, une vieille lui saisit les bras, on lui comprime le ventre avec une ceinture ou alors le mari se met derrière, lui attrape le torse et lui serre les jambes autour du ventre. La mère coupe le cordon avec une moule ou un morceau de glace, ou avec les dents, elle lèche l'enfant puis l'entoure de peaux de lapin, puis le nettoie avec des plumes de perdrix humidifiées.

Sitôt né, c'est pour réclamer un nom que l'enfant pousse son premier cri. On a 3 ou 4 noms, on en change durant sa vie selon les circonstances, le nom est comme une sorte d'âme qui met l'enfant en relation avec le défunt patronyme, le nom relie et allie, on doit assistance à ses homonymes, on devient le mort réincarné, l'enfant a donc deux personnalités, c'est peut-être l'esprit du mort qui agit en lui. A 12 ans on devient adulte. Ce n'est qu'à ce moment que l'enfant peut recevoir des ordres de ses parents. Auparavant, seulement des suggestions. La mère tend son sein dès que l'enfant chouine, elle aspire sa morve avec sa langue, nettoie aussi ainsi son petit derrière sale, elle préfère le porter des heures plutôt que de le laisser. Il est lourd ? Peu importe, il est là.

L'enfant est élevé dans la liberté, le frapper est inconcevable. Les filles jouent avec des poupées, des osselets, les garçons avec des fouets. C'est le premier plaisir des parents, avant la chasse, les chiens, aucun enfant ne se plaint jamais de ses parents, préférence marquée pour les fils, il est très heureux car ses parents savent que sa vie sera difficile dès ses 8 ans. A 8 ans, le garçon accompagne son père au dehors, ne le juge jamais, ne le regarde pas dans les yeux, mais l'imité, silencieusement. Dès 8 ans, il marche 30km par jour, dans la brume, dort peu, vise au fusil. Si l'enfant traîne à se réveiller, il risque la pire insulte : Seqajuk « incapable, faible ! ».

L'Esquimau est souvent dépressif. C'est le manque de soleil. Il est hanté par des pensées morbides, il laisse aller son esprit à la dérive. Surtout quand il fait mauvais et qu'il est bloqué dans l'iglou. Alors il se regroupe, se serre les uns les autres. C'est en groupe qu'on rit, qu'on se défoule. Mais si la mort frappe le groupe, l'Esquimau retrouve ses pensées noires, il pleure longtemps, redoute les fantômes et les démons, comme un enfant apeuré. L'Esquimau vit dans la terreur de se tromper, de fâcher un esprit mort, vengeur, qui apportera des malheurs.

L'Esquimau est solitaire et chasseur mais sait qu'il ne peut vivre sans les siens. Il y a contradiction entre le tempérament individualiste et la conviction que la solitude est synonyme de malheur.

Le groupe est supérieur à l'individu, il n'y a pas de droits individuels dans la mesure où il est impossible à un individu de résoudre seul les problèmes de sa propre survivance. Le sol, les terrains de chasse, la mer, les iglous appartiennent au groupe, seuls les instruments de chasse sont propriété privée (traîneaux, kayaks, fusils, chiens). Cette société égalitaire exige le partage immédiat du gibier chassé. Même le couple doit être de temps en temps cassé (prêts de femmes), car il appartient au groupe.

Le goût de l'aventure : Un homme doit partir à 4 heures du matin chasser le renard. On le réveille... à 8 heures. La cabane est aussitôt sens dessus dessous. Les enfants braillent et pissent sur les peaux. Rien n'est prêt. Mais l'improvisation n'ajoute-t-elle pas de l'excitation à l'aventure ? L'homme grogne, mais il est content. Il va, il vient, il donne des ordres contradictoires. Sa jolie femme s'étire sur le lit, mollement, à demi nue, ses deux seins pendant comme des poires. Elle baille, bredouille quelques mots. « Bonne à rien » dit l'homme avec tendresse. Ce qu'il faut emporter comme vivres, personne ne le sait. On déchire une chemise pour rafistoler un sac. Une voisine est appelée pour raccommode un pantalon. Le camp entier se réveille et vient assister au départ. Les chiens, en alerte depuis deux heures déjà, aboient. « Je pars ! » dit enfin l'homme. Les femmes redoublent d'ardeur. Elles mélangent tout dans les sacs, peu importe. L'homme passera ses nuits à trier tout cela dans la tente. « Je pars sur-le-champ ! » dit l'homme en se dirigeant vers la porte. Mais crac ! Son pantalon d'ours se déchire. Rageur et ruisselant de sueur, il se déculotte devant tous : la fesse à l'air et le fouet à la main, il attendra qu'il soit recousu. Quel bon départ ! La virilité va de pair avec un certain dédain de l'ordre.

Lorsque l'aventure ne vient pas à lui, l'esquimau la suscite. En 1906, on a vu un groupe de huit familles embarqué par Peary sur son navire l'abandonner un beau jour parce que la monotonie du bord lui pesait. Le confort la gênait. Les familles mirent huit mois à parcourir à pied les centaines de kilomètres que le bateau accomplit en 22 jours. Leur voyage fut dramatique, les familles frôlèrent plusieurs fois la mort et souffrirent cruellement. La plupart des chiens avaient disparu. Plusieurs femmes enceintes se trainaient avec peine, mais tous étaient prêts à recommencer. Une vie sans imprévus et sans exploits vaut-elle la peine d'être vécue ? L'esquimau a besoin d'une nuit polaire déchainée, la neige, l'obscurité, les chiens qui hurlent comme des loups, la tente qui se déchire, la banquise qui se disloque, l'expédition en péril. Alors il est à son aise, avec la femme derrière qui tremble, geint, mais qui l'admire, les enfants qui crèvent de froid...

La vie est un combat. L'Esquimau n'est pas cruel par plaisir, mais par nécessité.